

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Société de Publicité Artistique

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE

Six Mois 4 fr.
Un An 8 fr.

DÉPARTEMENTS

Six Mois 5 fr.
Un An 10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE. — Le Théâtre Soufflot, H. Rojeas. — Comment j'écrivis les « Troyens », H. Berlioz. — CHRONIQUE THÉÂTRALE : Grand-Théâtre; Célestins. — Spectacles et Concerts. — Echos et Nouvelles. — Chronique sportive. — CORRESPONDANCES : Marseille; La côte d'Azur; Londres.

ILLUSTRATIONS : Vue du Théâtre de Soufflot. — Vue de la salle du Théâtre actuel, dans son état primitif. — Portrait de M^{me} Bressler-Gianoli. — Portrait de M^{me} Peugeot.



LE THÉÂTRE SOUFFLOT

DARMI les diverses salles dans lesquelles l'art dramatique, si apprécié à Lyon, reçut asile depuis ses premières manifestations, il en est une à laquelle il convient de faire une place spéciale, pour la beauté propre de sa construction, l'importance des ouvrages qui y furent représentés et les multiples souvenirs qui s'y rattachent. C'est le théâtre construit par Soufflot en 1754 et qui dura jusqu'en 1828.

A plusieurs reprises, le Consulat de la ville s'était efforcé de faire édifier une salle où l'art dramatique pût recevoir une hospitalité permanente. Ses premiers essais avaient été malheureux, car l'incendie s'était chaque fois empressé de détruire la malheu-

reuse construction décorée du nom de théâtre. Enfin l'on se décida à des dépenses plus considérables, et l'on choisit, comme emplacement du nouvel édifice, les jardins de l'Hôtel de Ville. Les dessins furent confiés tout naturellement à Soufflot, qui résidait alors à Lyon, où il demeura vingt ans.

La réputation du grand artiste n'était déjà plus à faire, et il avait exécuté dans notre ville, un certain nombre de travaux qui le rendirent célèbre, et le firent appeler à Paris, où la construction de

l'église Sainte-Geneviève, aujourd'hui le Panthéon, mit le comble à sa renommée. Il s'était distingué notamment à cette époque, lorsque lui furent confiés les plans du théâtre qui porta son nom, par la construction d'une bonne partie du quartier Saint-Clair, de la belle façade et du dôme de l'Hôtel-Dieu, en collaboration avec Toussaint-Loyer, et de l'édifice connu sous le nom de Loge du Temple, devenu aujourd'hui le temple des protestants. Puisque nous avons parlé de l'église Sainte-Geneviève, disons aussi qu'il eut pour l'aider dans cette œuvre un Lyonnais, Jean Rondelet, qui comptait parmi ses élèves, et celui-ci publia même l'histoire de ce monument, ainsi qu'un très bel ouvrage sur l'art de bâtir.

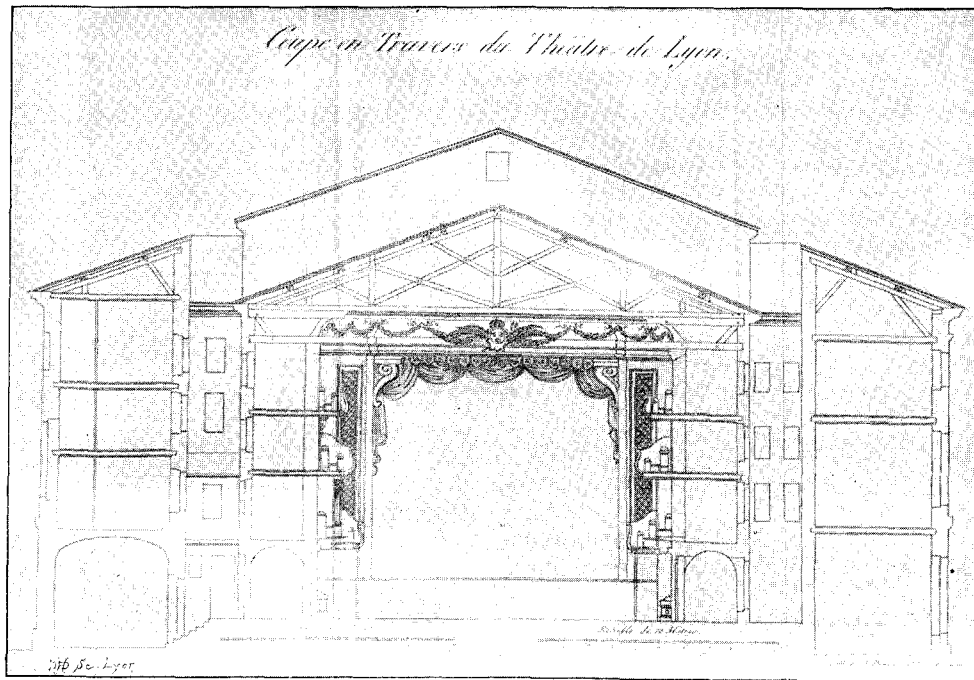
Revenons maintenant au nouveau théâtre dont Soufflot s'occupait à dresser les plans, et pour lequel il reçut six mille livres de « frais de dessinateur ». Il fut achevé en moins de deux ans, et vers le milieu de l'année 1756, il pût être solennellement inauguré.

L'artiste avait pris pour modèles, dans la distribution et la décoration de cette salle, les théâtres de Parme et de Vérone, qui comptaient parmi les plus beaux de cette époque. Le manque d'espace ne lui avait pas permis d'étendre son plan autant qu'il l'aurait désiré; cependant deux mille spectateurs pouvaient prendre place dans cette enceinte et y jouir du spectacle sans aucune gêne.

Les contemporains s'accordent à rendre hommage au monu-

ment de Soufflot dont l'architecture était simple et noble et qui, ajoutent-ils « disait tout ce qu'il fallait dire ». La façade avait pour couronnement une statue d'Apollon et six groupes de génie, représentant les divers attributs de l'art dramatique. Trois galeries seulement avaient été construites au début, mais par la suite, l'affluence des spectateurs contraignit le Consulat à en ajouter une autre.

Le rideau d'avant-scène représentait la Descente d'Apollon chez Thétis. Bien que cette œuvre



Coupe de la salle du Théâtre construit à Lyon, par Soufflot, en 1754.

ait été l'objet de certaines critiques, il n'est pas douteux qu'à son apparition elle fut fort admirée. On avait même coutume, à ce moment, de rapprocher dans une espèce de serment artistique, deux œuvres que l'on jugeait également admirables et de jurer par la façade du théâtre de Bordeaux et le rideau du théâtre de Lyon. Il avait été peint par Antoine Morand, architecte, auteur de l'ancien pont sur le Rhône qui portait son nom et qui a été démoli il y a quelques années.

On avait demandé à Voltaire quelques vers pour être gravés sur l'entablement. Il répondit qu'il était difficile de les faire bons et l'on se décida pour cet alexandrin :

Ici le dieu des arts est le dieu
[des amours.]

Si médiocres qu'aient pu être les vers de Voltaire, nous voulons espérer pour lui qu'ils n'auraient pas eu de peine à valoir mieux que cette fade et incolore inscription. On la remplaça d'ailleurs plus tard par le simple mot de *théâtre*, et c'est certainement ce qu'il y avait à faire de mieux.

L'ouverture de la nouvelle salle eut lieu le 30 août 1756, avec la plus grande solennité. Après un prologue en vers libres, intitulé *le Réveil d'Apollon*, M^{lle} Clairon, la célèbre tragédienne, joua le rôle d'Agrippine de *Britannicus* et recueillit les applaudissements que méritait son merveilleux talent. La réputation du jeune théâtre était faite dès lors, et les plus grands artistes de la capitale se disputèrent l'honneur de venir glaner les suffrages du public lyonnais. C'est ainsi que l'on applaudit successivement sur notre scène Brizard, Augé et Grandval « qui avait, dit la Harpe, sur la scène, l'air d'un homme du monde » et qui, après avoir remporté les plus brillants succès, vint terminer sa carrière dramatique à Lyon. Plus tard, trois des talents dramatiques les plus remarquables de leur temps firent leurs débuts dans notre ville : ce furent Fleury, Larive et M^{lle} Sainval.

Le premier a laissé des *Mémoires* que l'on dit apocryphes, mais qui n'en constituent pas moins, sur l'époque, un document du plus haut intérêt. La personnalité de la directrice d'alors, M^{me} Lobreau, qui a laissé un si profond souvenir dans l'histoire du théâtre, y est mise en relief de la façon la plus heureuse, et les renseignements les plus intéressants nous sont fournis sur notre scène et sur le public de cette époque. Il suffit d'ailleurs d'en citer quelques extraits pour que l'on s'aperçoive de la valeur documentaire des *Mémoires* de Fleury.

Voici un portrait de cette M^{me} Lobreau dont nous venons de parler :

« M^{me} Lobreau m'accueillit comme une directrice accueille un comédien utile, et le public de Lyon, ni trop mal, ni trop bien, en public qui attendait.

Terrible parterre que celui de la seconde ville du royaume ! La directrice de nos plaisirs dramatiques avait fort à faire : parlons un peu d'elle ; je reviendrai à mes Lyonnais auxquels je dois la plus grande reconnaissance, car ils ne m'ont pas gâté.

M^{me} Lobreau était en bien des points, le parfait contraste de M^{lle} Montausier ; juste, habile, exacte, femme de cœur, femme

sévère, c'était un véritable monarque, mais il n'y avait point à s'en plaindre, elle tenait le sceptre d'une main ferme autant qu'habile : sous son règne le théâtre de Lyon pouvait rivaliser de magnificence et d'éclat avec les plus brillants de la capitale.

Aussi sa passion dominante était elle le commandement. Nous l'appelions notre *fée Urgelle*, aucune femme ne mettant mieux en pratique l'axiome connu : « gouverner, avoir l'empire ».

L'ouvrage fourmille ainsi de souvenirs et d'anecdotes qui contribuent à le rendre très vivant et très instructif. Notons encore cette distinction entre l'abonné et l'habitué :

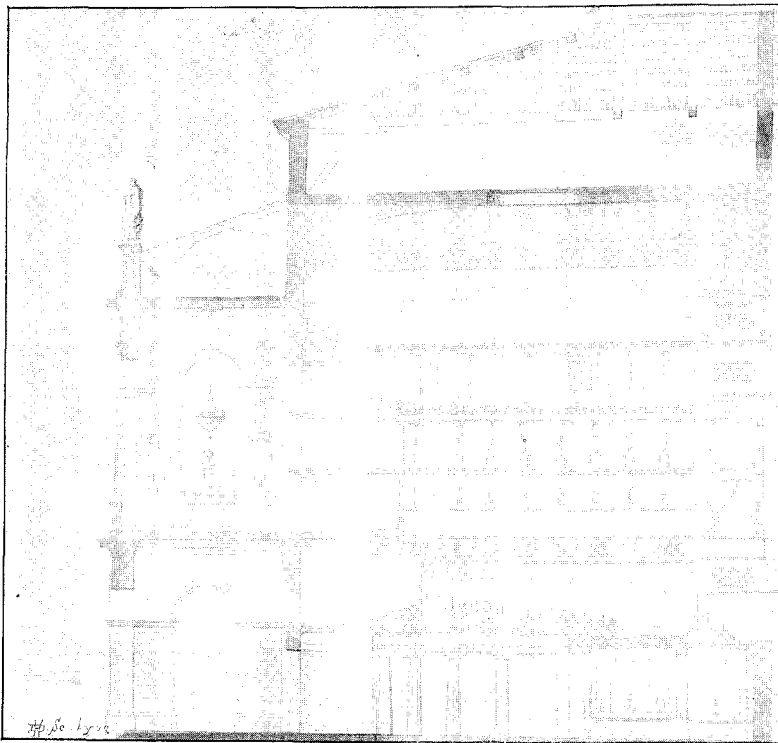
« Je dois avant de passer outre faire une distinction entre les abonnés et les habitués ; à cette époque il n'était personne qui ne s'en rendit compte. L'habitué se trouvait au parterre ou au coin de l'orchestre ; l'abonné dans les premières loges et surtout dans les loges d'avant-scène. Le despotisme siégeait dans ces places privilégiées et l'indulgence, les encouragements et les bons conseils se tenaient sur les bancs les plus obscurs ; souvent même il y avait lutte entre ces deux puissances. Rien de

cela n'existe maintenant, et c'est tant pis ! L'indifférence a remplacé ces combats qui animaient les comédiens et tant pis encore ! On n'arrive guère dans les arts, si l'opinion ne nous compte pour quelque chose. »

Le théâtre de Soufflot vit encore sur ses planches, des artistes tels que Lekain, Larive, Talma, M^{mes} Duchesnois et Mars, c'est-à-dire tout ce que l'art dramatique comptait de célébrités.

Ce n'est pas seulement par les artistes qui vinrent s'y faire applaudir que la scène lyonnaise conquist une renommée brillante, ce fut aussi par les ouvrages qui y furent représentés et dont il commença la réputation. Parmi ces pièces il faut citer tout d'abord *Pygmalion*, dont le livret était de J.-J. Rousseau et la musique de notre compatriote Horace Coignet. C'est durant un séjour du grand écrivain à Lyon, en 1770, qu'il fit la connaissance de Coignet qui devait devenir son collaborateur. Il logeait alors, et cela dura trois mois, à la *Couronne d'Or*, maison qui fait le coin de la montée du Griffon et de la place de la Comédie et qui existe encore. Il rencontra le musicien au grand Concert de la ville et tous deux entrèrent très vite en relations. La musique de *Pygmalion* fut rapidement composée et la première représentation eut lieu dans un petit théâtre qu'avait fait construire à l'Hôtel de Ville même, M. de la Verpillière, prévôt des marchands. Le rôle de Galathée était tenu par M^{me} de Fleurioux, celui de Pygmalion par un certain Le Tessier, si habile diseur que Voltaire lui-même écrivait à son propos : « Entendez-le, il me ferait écouter l'Evangile. » Le succès fut naturellement très vif, et Rousseau, de ce fait, prolongea son séjour à Lyon.

Puisque nous venons de parler de Voltaire, il est bon de rappeler que l'illustre écrivain vint aussi passer quelque temps dans notre ville et que plusieurs de ses œuvres furent jouées au théâtre Soufflot. Il assista notamment à la représentation du *Duc de Foix* dont il fut « assez content », et à celle de *Brutus*, à propos duquel il écrivit cette phrase sur le parterre lyonnais, qui avait



Coupe transversale du Théâtre actuel construit par Chenavard, en 1828.

Ce dessin représente la salle telle qu'elle était à l'origine.

écouté sans broncher les tirades politiques dont la pièce abonde : « Ces gens-là ne sont pas des canuts, on les prendrait pour des bâtards de Machiavel. »

La visite de Voltaire fut le prétexte à d'imposantes manifestations. Il fut reçu triomphalement par l'Académie de Lyon dont il était associé honoraire. A son départ l'auteur de *Candide* envoya à l'Assemblée une épître en vers où, faisant allusion au théâtre, il disait :

J'ai vu couler dans vos remparts
Les trésors du Pactole et les flots du Permesse.

On conserve aussi le souvenir d'une exceptionnelle représentation d'*Iphigénie en Aulide*, à laquelle assistèrent l'intendant de la ville, Jacques de Flesselles, entouré des aéronautes Montgolfier et Pilâtre de Rozier qui venaient de faire leur première ascension en ballon, le 19 janvier 1784. Les illustres visiteurs furent salués d'unanimes applaudissements et on leur distribua des couronnes.

Il faut nous borner dans cette énumération rapide des souvenirs qui se rattachent au vieux théâtre de Soufflot. Lorsqu'on en commence l'étude, les anecdotes arrivent naturellement sous votre plume, avec une abondance pour ainsi dire intarissable, et le manque de place seul vous avertit qu'il est temps de s'arrêter. Nous sommes forcés, en conséquence, de laisser de côté une période au moins aussi intéressante que celles qui l'ont précédée. Ce que nous avons dit suffit pour faire comprendre de quel éclat l'art dramatique et musical brillait alors à Lyon, et ce n'est pas sans orgueil que l'on songe à la gloire qui devait en rejaillir sur notre ville, dans un siècle où la médiocrité n'était pas supportable et où il n'était pas facile de se distinguer au milieu de tant de productions illustres, de fêtes éclatantes et de plaisirs raffinés.

H. Rojeas.

HARPE CHROMATIQUE sans pédale. M. LÉON ORCEL a repris ses cours. — M^{me} Ch. MCRETTON et C^{ie}, pl. Jacobins, 9, entresol. S'y adr. p^r le renseign. — Harpes d'études à la disposition des élèves.



Comment j'écrivis « Les Troyens »

Complétons nos études sur la *Prise de Troie* par un fragment de Berlioz racontant lui-même dans quelles circonstances il conçut et réalisa son œuvre :

Me trouvant à Weimar chez la princesse de Wittgenstein (amie dévouée de Liszt, femme de cœur et d'esprit qui m'a soutenu bien souvent dans mes plus tristes heures), je fus amené à parler de mon admiration pour Virgile et de l'idée que je me faisais d'un grand opéra traité dans le système shakespearien, dont le deuxième et le quatrième livre de l'*Enéide* seraient le sujet. J'ajoutai que je savais trop quels chagrins une telle entreprise me causerait nécessairement, pour que j'en vinsse jamais à la tenter. « En effet, répliqua la princesse, de votre passion pour Shakespeare unie à cet amour de l'antique, il doit résulter quelque chose de grandiose et de nouveau. Allons, il faut faire cet opéra, ce poème lyrique ; appelez-le et disposez-le comme il vous plaira. Il faut le commencer et le finir. » Comme je continuais à m'en défendre : « Ecoutez, me dit la princesse, si vous reculez devant les peines que cette œuvre peut et doit vous causer, si vous avez la faiblesse d'en avoir peur et de ne pas tout braver pour Didon et Cassandre, ne vous représentez jamais chez moi, je ne veux plus vous voir. » Il n'en fallait pas tant dire pour me décider. De retour à Paris, je commençais à écrire les vers du poème lyrique des *Troyens*. Puis je me mis à la partition, et au bout de trois ans et demi de corrections, de changements, d'additions, etc., tout fut terminé. Pendant que je polissais et repolissais cet ouvrage, après avoir lu le poème en maint endroit, avoir écouté les observations des uns et des autres et en avoir profité de mon mieux, l'idée me vint d'écrire à l'Empereur la lettre suivante :

« Sire,

« Je viens d'achever un grand opéra dont j'ai écrit les paroles et la musique. Malgré la hardiesse et la variété des moyens qui y sont employés, les ressources dont on dispose à Paris peuvent suffire à

le représenter. Permettez-moi, Sire, de vous en lire le poème et de solliciter ensuite pour l'œuvre votre haute protection, si elle a le bonheur de la mériter. Le théâtre de l'Opéra est en ce moment dirigé par un de mes anciens amis, qui professe au sujet de mon style en musique, style qu'il n'a jamais connu et qu'il ne peut apprécier, les opinions les plus étranges ; les deux chefs du service musical placés sous ses ordres sont mes ennemis. Gardez-moi, Sire, de mon ami, et quant à mes ennemis, comme dit le proverbe italien, je m'en garderai moi-même. Si Votre Majesté, après avoir entendu mon poème, ne le juge pas digne de la représentation, j'accepterai sa décision avec un respect sincère et absolu ; mais je ne puis soumettre mon ouvrage à l'appréciation de gens dont le jugement est obscurci par des préventions et des préjugés, et dont l'opinion, par conséquent, n'est pour moi d'aucune valeur. Ils prendraient le prétexte de l'insuffisance du poème pour refuser la musique. J'ai été un instant tenté de solliciter la faveur de lire mon livret des *Troyens* à Votre Majesté, pendant les loisirs que lui laissait son dernier séjour à Plombières ; mais alors la partition n'était pas terminée et j'ai craint, si le résultat de la lecture n'eût pas été favorable, un découragement qui m'eût empêché de l'achever ; et je voulais l'écrire cette grande partition, l'écrire complètement, avec une ardeur constante et les soins et l'amour les plus assidus. Maintenant, viennent le découragement et les chagrins, rien ne peut faire qu'elle n'existe pas. C'est grand et fort, et malgré l'apparente complexité des moyens, très simple. Ce n'est pas vulgaire malheureusement, mais ce défaut est de ceux que Votre Majesté pardonne, et le public de Paris commence à comprendre que la production des jouets sonores n'est pas le but le plus élevé de l'art. Permettez-moi donc, Sire, de dire comme l'un des personnages de l'épopée antique d'où j'ai tiré mon sujet : *Arma cili properate viro !* et je crois que je prendrai le Latium.

« Je suis, avec le plus profond respect et le plus entier dévouement, Sire, de Votre Majesté le très humble et très obéissant serviteur.

« HECTOR BERLIOZ,

« Membre de l'Institut.

« Paris, 28 mars 1858. »

Eh bien, non, je n'ai pas pris le Latium. Il est vrai que les gens de l'Opéra se sont bien gardés de *properare arma viro* ; et l'Empereur n'a jamais lu cette lettre ; M. de Morny m'a dissuadé de la lui envoyer. « L'Empereur, m'a-t-il dit, l'eût trouvée *peu convenable* » ; et quand, enfin, les *Troyens* ont été représentés tant bien que mal, Sa Majesté n'a pas seulement daigné venir les voir.

Un soir, aux Tuileries, je pus avoir un instant d'entretien avec l'Empereur, et il m'autorisa à lui apporter le poème des *Troyens*, m'assurant qu'il le lirait s'il pouvait trouver une heure de loisir. Mais a-t-on du loisir quand on est Empereur des Français ? Je remis mon manuscrit à Sa Majesté qui ne le lut pas et l'envoya dans les bureaux de la direction des théâtres. Là, on calomnia mon travail, le traitant d'absurde et d'insensé ; on fit courir le bruit que cela durerait huit heures qu'il fallait deux troupes comme celle de l'Opéra pour l'exécuter, que je demandais trois cents choristes supplémentaires, etc., etc. Un an après, on sembla vouloir s'occuper un peu de mon ouvrage. Un jour, Alphonse Royer me prit à part et me dit : « Le ministre d'Etat m'a ordonné de vous annoncer qu'on allait mettre à l'étude, à l'Opéra, votre partition des *Troyens* et qu'il voulait vous donner *pleine satisfaction* ».

CETTE PROMESSE, FAITE SPONTANÉMENT PAR SON EXCELLENCE, NE FUT PAS MIEUX TENUE QUE TANT D'AUTRES, ET A PARTIR DE CE MOMENT IL N'EN A PLUS ÉTÉ QUESTION. Et voilà comment, après une longue attente inutile et las de subir tant de dédains, je cédai aux sollicitations de M. Carvalho et je consentis à lui laisser tenter la mise en scène des *Troyens à Carthage* au Théâtre-Lyrique, malgré l'impossibilité manifeste où il était de la mener à bien. Il venait d'obtenir du Gouvernement une subvention annuelle de cent mille francs. Malgré cela, l'entreprise était au-dessus de ses forces ; son théâtre n'était pas assez grand, ses chanteurs n'étaient pas assez habiles, ni ses chœurs, ni son orchestre suffisants. Il fit des sacrifices considérables ; j'en fis de mon côté. Je payai de mes deniers quelques musiciens qui manquaient à son orchestre ; je mutilai même en maint endroit mon instrumentation pour la mettre en rapport avec

les ressources dont il disposait. M^{me} Charton-Demeure, la seule femme qui pût chanter le rôle de Didon, fit à mon égard acte de généreuse amitié en acceptant de M. Carvalho des appointements de beaucoup inférieurs à ceux que lui offrait le directeur du théâtre de Madrid. Malgré tout, l'exécution fut et ne pouvait manquer d'être fort incomplète. Madame Charton eut d'admirables moments ; Monjauze, qui jouait Enée, montra à certains jours de l'entraînement et de la chaleur ; mais la mise en scène, que Carvalho avait voulu absolument régler lui-même, fut tout autre que celle que j'avais indiquée, elle fut même absurde en certains endroits et ridicule dans d'autres. Le machiniste, à la première représentation, faillit tout compromettre et faire tomber la pièce par sa maladresse dans la scène de la *Chasse pendant l'orage*. Ce tableau, qui serait à l'Opéra d'une beauté sauvage saisissante, parut mesquin, et pour changer ensuite de décor, il fallut cinquante-cinq minutes d'entr'acte. D'où résulta le lendemain la suppression de l'orage, de la chasse et de toute la scène.

Hector Berlioz.



LE THÉÂTRE A PARIS

VAUDEVILLE. — Le **Faubourg**, comédie en 4 actes, par M. Abel Hermant.

Ce n'est point une peinture ni une satire du faubourg Saint-Germain que nous a données M. Abel Hermant, comme nous le faisait prévoir le premier acte de sa pièce ; ce n'est pas non plus, comme nous le faisait pressentir le second, une étude sur l'influence qu'y peut exercer son M. Havin, sorte de Rodin moderne et mondain, de jésuite laïque en habit noir, intelligent, éloquent et pratique, figure magistralement posée et rendue de même par M. Lérand ; pas davantage, ainsi que semblait y tendre le troisième acte, une thèse sur les effets du mariage entre des êtres de races différentes. C'est une fine, élégante et jolie comédie, en quatre tableaux de grâces diverses, pleins de mots spirituels, pittoresques et amusants, avec, au troisième, deux scènes supérieures, dont la dernière absolument belle.

La duchesse de Verneuil a deux fils. Le cadet (prince d'Entragues) épouse une jeune Viennoise ou Hongroise, aussi séduisante sous tous les rapports qu'indépendante de caractère et d'allures. Dès qu'ils sont unis, ils sentent à quel point tout les sépare ; un tout qui paraît indéfinissable, et qui tient à la dissemblance du sang, des habitudes, des goûts et des milieux. Ils restent moralement et intellectuellement, sinon physiquement, étrangers l'un à l'autre, plus étrangers qu'autrefois. Chez la princesse, cela va presque jusqu'à de l'aversion pour son mari, qui, cependant, lui laisse une liberté complète. Trop complète ; elle confine à l'abandon.

Et dans cette existence frivole et agitée qu'elle mène, elle ne tarde pas à s'éprendre d'un jeune athlète romanesque, le comte Galland — Eddy pour son entourage.

Le prince surprend sa première déclaration, et après l'avoir poliment éconduit, calme et résolu (terrible de calme et de résolution

virils), il emmène, presque de force, sa femme à la campagne, pour la reconquérir.

Vainement !

Au bout de quatre mois, tous les siens — très nombreux — réunis au château, savent qu'Eddy se cache dans la chambre de la princesse. Le prince le sait aussi, et lui, qui ne partage pas les préjugés de sa caste, n'hésite pas à recourir au maire qui constatera la présence de l'amant au domicile conjugal. Afin d'éviter un scandale ou un malheur, le duc, son frère aîné, chef de la famille, a pénétré chez sa belle-sœur et chassé l'intrus de son propre mouvement.

Ici l'auteur a délicatement rendu l'accablement, la rage impuissante et muette du prince.

La princesse entre, qui a tout entendu. Rien ni personne ne l'empêchera plus de partir. Le prince s'est repris peu à peu, et conçoit qu'une lutte plus longue serait inutile. La mélancolie de l'irréparable s'étend sur eux — et il la laisse s'éloigner pour toujours... — Ce dénouement, conforme à la vérité vécue, n'a pas contenté tout le monde.

Voilà, dégagé de mille détails qui sont autant d'ornements, le drame intime, le sujet de l'œuvre de M. Abel Hermant.

Elle fut mise en scène et interprétée d'une façon remarquable. Et je ne connais personne capable d'y égaler M. Guitry. Naturel, ému, passionné, il s'est surpassé lui-même.

M. F. Riche est une excellente recrue pour le Vaudeville ; comique distingué et charmant. M. Grand se tire à son honneur d'un rôle ingrat et difficile.

M^{me} Raphaële Sizos a fait le plus grand plaisir à la fin du premier acte, au second et au troisième.

M^{me} Juliette Darcourt est réellement trop jeune pour représenter sa mère, et trop bonne comédienne pour ne paraître que pendant une demi-heure.

M^{me} Daynes-Grassot n'a qu'à se montrer pour conquérir le public. Et M^{me} M. Samary a droit aux plus grands éloges. Sa dernière duchesse — d'un

joli dessin, surtout dans les deux premiers actes — semble la plus réussie.

On aperçoit seulement l'intelligente et sympathique M^{me} Archaimbaud, en appétissante chanoinesse ; et l'on doit citer spécialement M^{me} Cécile Caron, très simple et très touchante, en ouvrière qui raconte au prince sa propre histoire, en lui confiant la sienne, à Ménilmontant, où il fait de la philanthropie en chambre, précisément la chambre où le hasard amène sa femme, pour en faire aussi, à ses dépens!....

« Shakespeare »

Il ne s'agit pas du poète, du vieux Wil. Non ; mais d'un joli caniche noir, qui a un flair des plus délicats. Jugez-en. Les Anglais occupent Gibraltar. Un loyal Espagnol a voulu les en déloger. Il a été pris, arrêté et condamné à mort. Ses amis, et notamment la belle Consuelo, la belle Chula veulent le délivrer. Comment faire ? Survient un Français et une Française, qui voyagent de compagnie pour les



M^{me} BRESSLER-GIANOLI, du Grand-Théâtre.

modos : gens de ressources, ils sauveront le loyal Espagnol. Précisément, un naufrage amène sur la même côte un Anglais et deux Anglaises, qui vont rendre visite au gouverneur de Gibraltar. Les Français grisent les Anglais et s'emparent de leurs costumes, pris dans les malles découvertes sur la rive, par qui ? par le fidèle Shakespeare. Et ils partent pour la citadelle.

Joignez à cela beaucoup de gaieté, de verve, de mouvement, et une musique pleine d'entrain, et vous aurez le premier acte de l'opérette jouée hier soir, sur la scène des Bouffes-Parisiens. Comme de juste, les Français ne délivreront le loyal Espagnol qu'à la fin du troisième acte, après toutes sortes de péripéties aussi amusantes qu'imprévues.

L'opérette de MM. Gavault et Flers — car c'est bien une opérette, une opérette-bouffe, avec les cascades et les coq-à-l'âne traditionnels — a beaucoup réussi, de même que la musique de M. Gaston Serpette a beaucoup plu. Les interprètes, M^{mes} Mariette Sully, Tariol-Baugé, Laporte, MM. Jean Périer, Regnard, Lamy, Vavasseur, portés par le succès, ont été tous excellents. Voilà, sans doute, le théâtre des Bouffes enfin « désenguignonné ».



Echos et Nouvelles

On sait que l'Opéra-Comique et le Théâtre lyrique de la Renaissance avaient tous deux manifesté l'intention de jouer *le Médecin malgré lui*, de Gounod. Grâce à l'heureuse entremise de M. Victorien Sardou, président de Société des auteurs, devant laquelle l'affaire avait été portée, ce différend est aujourd'hui complètement aplani. Pour être agréables à MM. Carré et Barbier, MM. Milliaud renoncent spontanément à monter l'ouvrage. Par contre — échange de bons procédés — M. Albert Carré abandonne le procès qu'il voulait intenter à MM. Milliaud relativement à la représentation du *Barbier de Séville*, traduction Castil-Blaze.

M^{me} Adelina Patti vient de célébrer le quarantième anniversaire de son début à la scène. C'est, en effet, le 24 novembre 1859 qu'elle a paru pour la première fois à New-York dans *Lucie de Lammermoor*, et de ce jour date sa carrière incomparable. Mais bien longtemps avant l'artiste avait excité l'admiration du public. En 1850, à peine âgée de sept ans, la petite Adelina se faisait entendre dans un concert de bienfaisance en chantant la finale de *la Sonnambula* et le fameux *Echo* d'Eckert, qu'elle a depuis fait entendre si souvent. En 1859, son beau-frère, le professeur et impresario Maurice Strakosch, ne lui donnait que 500 francs par semaine, c'est-à-dire pour trois représentations. Le cachet de l'artiste, on le sait, a atteint un niveau plus élevé depuis quarante ans.

L'Opéra de Berlin prépare la représentation prochaine de l'opéra de M. Siegfried Wagner, *der Baerenhaeuter*, déjà joué à Cologne, à Darmstadt et à Brême. Mais il paraît que ce n'était pas assez d'un *Baerenhaeuter*, et les Berlinoises pourront s'en régaler d'un autre théâtre de l'Ouest. Celui-ci est dû à M. Arnold Mendelssohn et sera représenté dans le courant de décembre.

Si le théâtre San Carlo, encore fermé, ne doit commencer sa saison que dans quelques semaines, les Napolitains ne paraissent pas

pour cela devoir chômer de distractions. M^{me} Réjane occupe en ce moment le Fondo, où elle obtient un succès énorme; le Bellini attire le public avec une excellente troupe lyrique, la grande actrice Giacinta Pezzana se fait applaudir à outrance au Politeama en récitant des chants de Dante, et les amateurs ont encore à choisir entre le théâtre San Nazaro, celui des Fiorentini, le Rossini, le Nuovo, l'Umberto I^o, le Parthénopéen et le San Ferdinando. Le tout sans préjudice des Variétés, cafés-concerts et autres établissements divers.

Le Lycée musical de Venise prépare, pour la prochaine semaine sainte, une série de trois concerts sacrés qui promettent vraiment un puissant intérêt. Parmi les œuvres qui doivent défrayer

les programmes de ces concerts on cite *la Passion* de J.-S. Bach, deux Psaumes de Marcello, *Jephthé*, l'un des meilleurs oratorios de Carissimi, le prélude et le premier acte de *Parsifal* de Wagner, quelques morceaux religieux de Verdi et aussi plusieurs compositions d'anciens auteurs vénitiens. Enfin, on songerait aussi à exécuter *Arianna*, composition que Marcello écrivit sur une poésie de Vincenzo Cassani et qu'il intitulait « intrigue scénico-musicale à cinq voix ». La musique de cette *Arianna* est restée en manuscrit, et l'on ne sache pas qu'elle ait été jamais publiée. Le livret seul a été imprimé à Venise.

On lit dans la *Gazzetta musicale* de Milan : « L'art de la vernissure des instruments à archet, que l'on croyait à peu près perdu, est sur le point de ressusciter, grâce à des études opiniâtres et intelligentes. Il nous plaît de citer, sous ce rapport, un de nos compatriotes, B. Saccani, qui, au prix de patientes et sévères recherches faites sur des mémoires anciens, a obtenu, d'une façon très attrayante et conforme aux vieux modèles, les teintes et les vernis qui furent en ces temps recher-

chés et appréciés pour les violons de la célèbre école crémonaise. Quelques-uns de ces violons, examinés par des personnes compétentes en la matière, ont obtenu une pleine approbation pour la ressemblance et pour la légèreté, qui rappellent les grandes qualités des maîtres crémonais. Nous souhaitons à M. Saccani une bonne fortune pour son entreprise, qui est certainement ardue, mais d'une importance artistique et d'une valeur illimitées. »

Spectacles de la semaine. — Voici, sous toutes réserves, la liste des spectacles projetés pour la semaine en cours.

		Grand-Théâtre	Célestins
Samedi	2 décembre.	<i>Thaïs.</i>	<i>Les Chevaliers du Brouillard.</i>
Dimanche	3 —	<i>Mignon.</i>	matinée : <i>La Légion Etrangère.</i> soirée : <i>Le Demi-Monde.</i>
Lundi	4 —	Relâche.	<i>Les Chevaliers du Brouillard.</i>
Mardi	5 —	<i>Sigurd.</i>	<i>Le Vieux Marcheur.</i>
Mercredi	6 —	<i>Mignon.</i>	Soirée de Gala avec le concours de M ^{me} Amel de la Comédie-Française : <i>le Monde où l'on s'ennuie.</i>
Jeudi	7 —	<i>La Juive (?)</i>	1 ^{re} matinée classique avec le concours de M ^{me} Amel et conférence de M. Latreille, professeur au lycée : <i>Tartufe.</i> Le soir : <i>Le Vieux Marcheur.</i>
Vendredi	8 —	<i>Sigurd.</i>	

Comme on le voit par ce tableau, les Célestins inaugurent, le jeudi 7 décembre, leurs matinées consacrées au grand répertoire classique, par une représentation de *Tartufe*. C'est M^{me} Amel,



M^{me} Peugeot
du Théâtre des Célestins.
(Photographie VICTOIRE.)

sociétaire de la Comédie-Française, qui interprétera le rôle de Dorine, dans le chef-d'œuvre de Molière. Ajoutons que la charmante artiste jouera le mercredi 6, le rôle de la Duchesse de Réville, dans le *Monde où l'on s'ennuie*, à la prochaine soirée de gala.

Le compositeur Gustave Charpentier est arrivé ces jours-ci à Paris et s'est décidé à livrer au théâtre de l'Opéra-Comique la plus grande partie de son orchestration de *Louise*. Voici la distribution complète de cet ouvrage, qui demande, comme on peut le voir, un joli personnel d'artistes :

Le père	MM. L. Fugère.	La mère	M ^{mes} Deschamps-Jehin.
Julien	Maréchal.	Louise	Riotton.
Le noctambule	Carbonne.	Irma	Tiphaine.
Le chiffonnier	Vieuille.	Camille	Marié de l'Isle.
Le chansonnier	Dufour.	La balayeuse	Chevalier.
Un vieux bohème	Belhomme.	Gertrude	Delorn.
Le bricoleur	Rothier.	Une apprentie	Vilma.
Le peintre	Vianec.	Élise	Oswald.
Le sculpteur	Stuart.	Suzanne	Stéphane.
Un étudiant	Devaux.	Blanche	Dehelly.
Le jeune poète	Thomas.	Marguerite	Fouqué.
1 ^{er} philosophe	Dangès.	La première	Del Bernardi.
2 ^{me} philosophe	Huberdeau.	Madelaine	De Rougé.
1 ^{er} gardien de la paix	Troy.	La laitière	Perret.
2 ^{me} gardien de la paix	Micheau.	La plieuse	Argens.
		La glaneuse	Vaillant.

C'est M. André Messager qui conduira l'orchestre.

Appareils Automatiques. — La Société de Publicité Artistique vient d'inaugurer, à l'entresol de sa succursale de la Place des Terreaux, 21, des salons de vente et d'exposition d'appareils automatiques, phonographes, mutoscopes, etc.

L'entrée de ce salon est entièrement libre et nous engageons nos lecteurs à visiter cette nouvelle installation où sont réunies les dernières créations de l'automatisme perfectionné.



Chronique Théâtrale

GRAND-THÉÂTRE

Le Grand-Théâtre nous prépare toute une série d'importantes reprises, parmi lesquelles figurent celles de *Sigurd*, de *Don Juan* et de *Lohengrin*; en outre, les répétitions de *Cendrillon* sont activement poussées.

Nous avons eu cette semaine la reprise de *Philémon et Baucis*, un aimable petit opéra de Gounod. M. Lupiac a chanté d'agréable façon le rôle de Philémon, avec une jolie voix adroitement conduite.

M^{lle} Milcamps s'est montrée charmante dans le personnage de Baucis, et a enlevé avec beaucoup de virtuosité vocale l'air célèbre du second acte.

M. Huguet est un Jupiter d'allure suffisamment majestueuse, et M. Artus, très plaisant sous les traits bourrus de Vulcain, a joliment détaillé les couplets du premier acte.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Un de mes confrères vous a dit dans le dernier numéro du *Lyon Artistique* ce qu'était la nouvelle pièce qui, comme un régal littéraire et philosophique nous avait été offerte la semaine dernière. Le succès du *Torrent* a été en tous points justifié et, malgré le compte rendu déjà fait, il n'est point inutile d'y revenir. Il y a tant de vues, tant d'idées dans ces quatre actes de Maurice Donnay.

Il était, en effet, hardi de présenter au public, et surtout au public lyonnais — plus timoré que celui de Paris — des théories et des thèses développées au cours d'une action rapide et souvent poignante. Le principe qui, tout d'abord, semble en découler est celui-ci : Vivre sa vie !

Evidemment il y a là quelque utopie, car jusqu'à ce jour la ma-

térialité de l'existence s'impose avant tout le rêve et toute la poésie des jours que nous vivons. Vivre sa vie n'est pas toujours possible et c'est en quoi le raisonnement de Morins est une conception un peu idéale. Peut-être est-ce pour cela que la conclusion est une incertitude. D'un côté, l'Eglise, de l'autre, la Libre Pensée. L'auteur nous laisse le soin de choisir.

Le *Torrent* a donc eu les faveurs du public, enchanté d'avoir devant lui une pièce qui alimente la discussion et la controverse. Nous espérons qu'elle ne quittera plus le répertoire des Célestins.

La *Tour de Nesle*, samedi, a eu son succès accoutumé, son auditoire nombreux et les applaudissements mérités par son interprétation.

La soirée de gala de mercredi a été consacrée au *Vieux Marcheur*. L'œuvre de M. Lavedan a permis à M^{lle} Puget — un nom qui certes n'est pas inconnu à Lyon — de se faire sa place aux Célestins et une place fort honorable. Le rôle de l'institutrice a été délicieusement interprété par elle, et toute sa grâce, tout son talent ont su trouver auprès du public un succès bien légitime dont nous sommes heureux de la féliciter à notre tour.

Théo-Dureuil.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Dames, 8, rue Lafont.



Concerts et Spectacles

CASINO

Les matinées enfantines inaugurées jeudi ont eu un succès des plus brillants.

Vendredi soir, à la soirée de gala, les *Minstrels Parisiens*, que le Casino a l'habitude de nous faire entendre chaque hiver, ont retrouvé l'accueil enthousiaste auquel les a habitués le public lyonnais. Applaudis aussi les débuts de *Black and White*, du Nouveau Cirque.

SCALA-BOUFFES

Demain lundi, le *Vieux Marcheur de la Scala*, étourdissante parodie, dont le succès a été si grand à Paris.

ELDORADO

Nous boirons le Champagne de la 100^e ! Je crois qu'on n'avait pas encore enregistré, à Lyon, des recettes comme celles qu'encaisse, avec le sourire que vous voyez d'ici, l'heureux directeur de l'Eldorado.

Les scènes de *Ah ! Penses-tu !* sont presque toutes bissées, surtout la fanfare des Huit Bisera, qui sont réellement de très attrayantes artistes.

M^{me} de Ter, dans ses couplets de la Presse, est applaudie avec autant d'enthousiasme que dans ceux des décorations.

Luce-Duguesclin n'a qu'à se présenter pour enlever son public, chacun rivalisant d'ardeur pour l'applaudir.

Très bien M^{mes} Winter, Werter, Delisle, Verly; MM. Ratcée, Gibert, Servanin, Charland, Courvil, etc.

Rosmont.



NOS GRAVURES :

M^{me} Bressler-Gianoli, notre nouveau contralto, a commencé ses études musicales à Genève, sous la direction de M. Léopold Ketten. Après avoir travaillé le chant en Italie, M^{lle} Gianoli débuta au Grand-Théâtre de Genève sous la direction Dauphin, et prêta son concours à la représentation offerte par la Presse lyonnaise aux officiers de l'escadre russe en 1893.

Depuis, M^{lle} Gianoli a fait plusieurs saisons sur les principales scènes lyriques, notamment au théâtre de la Monnaie de Bruxelles et au Grand-Théâtre de Bordeaux.

Les Théâtres de Lyon. — Nous croyons intéressant de reproduire une vue intérieure du théâtre construit par Soufflot, en 1754, sur l'emplacement occupé par la salle actuelle.

Nous publions aussi une coupe transversale de la salle actuelle, dans son état primitif, avant que le théâtre de Chenavard eut subi les modifications qui l'ont mis dans l'état où il est de nos jours.

Nous devons la communication de ces précieux documents à M. Lehericy, le consciencieux et dévoué conservateur des théâtres municipaux, qui, avant d'être admis à la retraite, a réuni de précieux matériaux pour l'histoire du Théâtre à Lyon.

t, pl. Jacobins, THIÉRY Aîné et SIGRAND, Maison spéciale de Vêtements faits et sur mesure.



Chronique Sportive

La Traction Automobile. — Dimanche, nous étions invités par le Conseil d'administration de la *S^{te} Lyonnaise de Traction Automobile* à prendre place dans les élégantes voitures composant les trois trains Scott, destinés à faire le service quotidien entre Lyon et Villefranche, en traversant les communes si peuplées qui se trouvent entre les points terminus et ne sont point desservies par les lignes de chemin de fer.

Arrivés à Villefranche, après un trajet rapide et pendant lequel nous avons pu apprécier tous les avantages de la traction automobile sur route, nous assistions à un déjeuner fort bien servi, et où nous avons remarqué, outre les membres du Conseil d'administration de la Société Lyonnaise de Traction automobile, les principaux industriels de Villefranche, de nombreux Lyonnais appartenant à la finance, à l'industrie, à l'armée et à la presse.

Au champagne, M. Rivat, Président du Conseil d'administration, lève son verre, et en excellents termes, remercie les convives présents d'avoir bien voulu répondre à l'invitation, et plus particulièrement l'armée, représentée par le capitaine Mouriez, du 99^{me}, et la Presse, que l'on trouve toujours disposée à soutenir les entreprises créées dans le but de donner à notre cher département un développement toujours plus grand.

M. Colin, Président du Moto-Club, de Lyon, au nom des invités et des chauffeurs, félicite la Société Lyonnaise de Traction automobile d'avoir prouvé que l'automobilisme n'est pas seulement du sport, mais bien le meilleur des véhicules du progrès, en mettant les diverses communes en rapport entre elles par un moyen de locomotion rapide, confortable et économique tout à la fois ; il boit au succès de l'initiative intelligente prise par cette Société. Enfin, un membre de la Presse remercie les amphitryons de leur aimable invitation et boit à M. Louis Rivat, qui ne craint pas de mettre son activité et sa fortune au service d'une idée dont notre région tirera profit et richesse.

La parole est donnée aux chanteurs, et les invités rentrent à Lyon, enchantés d'une journée si bien remplie.

Foot-ball-Club de Lyon. — Aujourd'hui, sur son terrain du Grand-Camp, l'équipe première du Foot-ball-Club de Lyon jouera un match contre une équipe mixte composée des meilleurs joueurs de l'*Union sportive lyonnaise* et du *Racing club bourguignon*.

Le spectacle de cette lutte toute amicale, entre Dijonnais et Lyonnais, sera certainement très intéressant et attirera, au Grand-Camp, beaucoup de monde. L'entrée sur la pelouse est de 0 fr. 50.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Messieurs, 8, rue Lafont.



Les Sinistres par l'Obscurité

Notre génération est tout spécialement riche en souvenirs de catastrophes survenues dans les lieux de spectacles. Sans nous arrêter aux incendies plus fréquents et terribles que partout ailleurs — mais dont nous n'avons que de faibles et fugitifs — échos plongeant dans le deuil des villes entières de l'Amérique, nous n'oublions ni le sinistre de l'*Opéra-Comique*, ni celui du *Bazar de la Charité*.

Aussi, nous prêtons-nous avec empressement à tous les essais d'améliorations tentés dans la construction de nos théâtres et plus particulièrement dans leur éclairage. On les a dotés presque tous de l'électricité, croyant à tort, selon les uns, à raison, selon les autres, diminuer ainsi les risques d'incendie. D'ailleurs, cette innovation se justifiait déjà par le seul amour de la nouveauté et par des prétentions à une

plus grande élégance, que flattait le caractère de luxe, reconnu à l'éclairage électrique.

Quelles sont celles de ces considérations qui influèrent à Lyon en 1889? A vrai dire, nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, dès cette époque, nos théâtres étaient dotés de la lumière électrique.

La première station productrice de courant venait d'être créée. Ses puissantes machines, dont certaines ne devaient marcher qu'en cas d'accident survenu aux premières, distribuaient aux particuliers le courant continu à basse tension. En outre, prévoyant l'arrêt simultané de toutes ces machines, on leur avait annexé d'importantes batteries d'accumulateurs qui, chargées d'avance, gardaient en réserve du courant prêt à être livré pendant plusieurs heures.

Ce fut à cette organisation déjà si parfaite que fut demandé le courant nécessaire pour l'éclairage des théâtres. Mais on voulut encore augmenter les garanties de sécurité. En effet, le câble amenant l'électricité au théâtre pouvait subir une détérioration, être coupé, fondu, submergé par les eaux d'orage, comme cela s'est vu à Paris pour l'*Opéra* en septembre dernier. Et nos deux salles de spectacles risquaient de se trouver brusquement privées d'éclairage.

Or, il est absolument évident que, dans les incendies de lieux de spectacles, la véritable cause des blessures et des morts est la panique qui, elle-même, n'a pas de cause plus certaine, ni plus puissante que l'obscurité soudaine.

Au moindre changement de tableau qu'accompagne la simulation toujours incomplète de la nuit, on sent un malaise instinctif peser instantanément sur la salle, cependant quelque peu prévenue par l'action même qui se déroule devant lui. On se rend compte alors de l'état d'esprit d'un public qui, sans raison, sans préparation aucune, est tout à coup plongé dans la nuit noire. Ajoutez-y, au bout de quelques secondes, l'incendie avec sa fumée, ses crépitements et ses émanations plus intenses encore dans une salle où abondent les peintures, et vous n'aurez pas de peine à vous imaginer la terreur qui s'empare de la foule, les scènes effroyables que déclenche l'instinct brutal de la conservation.

Puisque le sang-froid du public enfermé diminue et disparaît avec la lumière, il faut à tout prix écarter les accidents dans la distribution de celle-ci. C'est de cette idée qu'on s'inspira à Lyon en 1889. Des batteries d'accumulateurs furent installées au Grand-Théâtre et aux Célestins. Toujours chargées en réserve par le courant continu de la station centrale, elles pouvaient fournir instantanément le courant aux lampes des coulisses et de la salle dans le cas où les théâtres auraient été coupés complètement de la station centrale par suite d'avarie au câble de la rue.

En pareille occurrence, chaque théâtre devenait un véritable îlot électrique alimenté par sa propre batterie d'accumulateurs.

Mais, en août dernier, cette situation si avantageuse au point de vue de la sécurité du public faillit être enlevée à nos théâtres. En effet, le traité avec la Compagnie du Gaz venait à expiration ; la Ville mit en adjudication la fourniture du courant électrique dans les théâtres municipaux. La Compagnie du Gaz et la Société des Forces Motrices du Rhône soumissionnèrent, et la seconde l'emporta à une faible fraction de centime sur le prix de l'hectowattheure.

Dès lors, les théâtres municipaux allaient être alimentés, non plus par du courant continu, mais par du courant alternatif. Comme celui-ci ne peut être employé pour charger des batteries d'accumulateurs, celles du Grand-Théâtre et des Célestins ne servaient plus à rien. Bien plus, il ne pouvait être question, et pour la même raison, d'avoir des batteries d'accumulateurs à l'usine de Jonage.

Si donc celle-ci était brusquement arrêtée, ou si le câble d'amenée du courant aux Théâtres municipaux venait à être mis hors d'usage, les théâtres étaient infailliblement privés d'éclairage. Il n'y avait aucune réserve de courant ni à Jonage, ni dans les coulisses. C'était l'insécurité constante pour le public.

Pour l'écarter, on fit de nouveau appel à la Compagnie du Gaz, qui cependant venait d'être évincée ; on brancha sur les câbles de cette compagnie un certain nombre de lampes dites de sûreté, disséminées dans les salles du Grand-Théâtre et des Célestins ; en outre, on relia ces lampes aux batteries d'accumulateurs situées dans les deux théâtres et que la Compagnie du Gaz pouvait, avec son courant continu, tenir constamment chargées.

A l'heure présente, tout danger de soudaine obscurité est écarté. En cas d'accident à l'usine de Jonage ou à son câble, la compagnie du Gaz

intervient instantanément avec les machines ordinaires, les machines de rechange, les batteries d'accumulateurs de sa station de la rue de Savoie. Si le courant de cette station venait lui-même à être coupé, les accumulateurs placés dans les deux théâtres, et qui ont été tenus toujours chargés par le courant continu de la Compagnie du Gaz, entreraient automatiquement en fonction pour assurer l'éclairage du Grand-Théâtre et des Célestins.

Paul Lux.

CRÈME SIMON sans rivale pour l'hygiène et les soins de la peau, se méfier des contrefaçons et exiger toujours la véritable CRÈME SIMON.



CORRESPONDANCE

Lettre marseillaise. — Les premiers frimas d'automne semblent avoir donné cette semaine un mouvement sérieux de recrudescence aux recettes de nos théâtres et music-halls.

Le Grand-Théâtre s'est enfin distingué en nous donnant une bonne reprise de *Mignon* avec M^{lle} Thierry, l'excellente pensionnaire de l'Opéra-Comique. Le personnage troublant du poème de Goethe évoquant l'amour, la pitié et le rêve du pays de l'azur et des douces cantilènes a été rendu avec art par la jeune artiste : Mignon est un de ses meilleurs rôles.

M. Galand, très correct, a ténorisé avec charme les jolies phrases de Wilhem Meister. J'ai revu avec plaisir un Lothario très dramatique en M. Blancard, basse chantante, dont la voix chaude et bien timbrée a produit une vive impression : c'est incontestablement un des meilleurs pensionnaires de la maison... M^{lle} Djella est une blonde Philine très guillerette et M. Baroche un Laërte débordant de brio.

Je voudrais pouvoir dire autant de bien de la reprise de *Carmen* qui a suivi celle de *Mignon*, mais les chefs-d'œuvre se suivent et ne se ressemblent pas. Quant à leur interprétation, il y a lieu néanmoins d'accorder une mention méritée à M. Galand, qui nous a présenté un Don José très... espagnol. Quel dommage que Carmen (M^{me} Nady-Blancard) manqua de *furia amorosa* ! M. Duc est un fort ténor doué d'un talent incontestable, mais, l'excellent artiste a tort de chanter aujourd'hui à Nice et demain à Marseille et ce chassé-croisé en *sleeping car* pendant la saison des rhumes et des coryzas a failli lui être funeste à la reprise de *Guillaume Tell* donnée vendredi : l'Helvétique Arnold a communiqué au public la bise glaciale des monts de son pays...

Très bonne soirée passée à l'Alcazar Léon Doux, la troupe de ce music-hall est recrutée avec un goût très artistique par son aimable administrateur, M. Paul Dulon. Les Nerson-Petit sont des duettistes très talentueux dans leur revue-express intitulée : *Elle débute ce soir*.

L'orchestre bien discipliné est dirigé par le maestro Cayrou.

Le Palais de Cristal annonce pour mardi la première de : *Et allez-donc*, revue locale de fin d'année signée : Raoul Cinoh et Verdellet, deux revuistes spirituels bien connus des Lyonnais : on dit grand bien de cette pièce, qui aura une mise en scène splendide et une figuration monstre. Le Tout-Marseille qui s'amuse a déjà retenu les loges et les fauteuils : j'ajoute très volontiers un point final de péroraison pour mes aimables confrères en leur disant : *Et allez-donc...* vers la centième !...

ALBERT D'EGRINY.

De la côte d'Azur. — Le Grand Opéra de Nice a ouvert ses portes la semaine dernière avec les *Huguenots*, la *Juive*, puis *Hamlet*, ont été donnés ensuite pour les débuts de la nouvelle troupe.

M. Gautier, de l'Opéra (qui nous vient d'Anvers), est doué d'une voix assez pure et agréable, mais dont il n'a pas toujours été maître dans le rôle de Raoul ; ses faiblesses à cette première épreuve étaient dues, paraît-il, à une forte émotion, car en effet, dimanche, dans une deuxième représentation des *Huguenots*, M. Gautier s'est fait longuement applaudir dans les passages mêmes qui lui avaient été le moins favorables. En somme ce sera, croyons-nous, une bonne recrue.

M. Boussa, première basse noble, nous est revenu l'artiste supérieur que nous connaissions et regrettons ; les rôles de Marcel des *Huguenots*, et de Brogni, de la *Juive*, lui ont valu des succès éclatants avec rappels et bis nombreux.

M. Simon, premier baryton (qu'on nous dit venir de Lyon), est bon comédien, mais il nous a paru bien insuffisant comme

premier baryton de grand opéra. Sa voix manque d'ampleur et est trop chevrotante. Dans Nevers comme dans Hamlet, il nous a laissé une fâcheuse impression.

M. Desmet, première basse chantante, possède une voix homogène et puissante au service d'un excellent comédien : il a très bien rendu le rôle de Saint-Bris, en attendant que nous puissions l'apprécier dans Méphistophélès et autres rôles.

M^{me} Fiérens, première forte chanteuse Falcon, dans Valentine, comme dans Rachel, a été tout simplement parfaite ; et ces deux soirées ont été pour elle un véritable triomphe.

M^{me} d'Heilsson, première chanteuse légère de grand opéra, possède une voix limpide et agréable dont elle sait se servir. Elle a remporté un succès très mérité dans *Hamlet* où elle a surtout fort bien rendu et chanté l'acte de la folie.

M^{me} Darthès, dans le petit rôle du page Urbain, nous a présenté une excellente dugazon ; enfin, le ténor Duc, qui nous a donné en représentation deux fois la *Juive*, a été comme toujours un Eléazar parfait, avec sa voix vibrante et nette, se prodiguant sans efforts.

On nous promet également, en représentations, M^{mes} Delna et Bréval, de Nuovina et Cham-bellan, M. Beyle, de l'Opéra, etc.

Le grand théâtre du Casino continue ses représentations d'opérette, en attendant l'opéra-comique promis.

Monte-Carlo nous a donné *Mercadet*, de Balzac, avec MM. Maurice de Féraudy et Baillet, et M^{lle} Muller, de la Comédie-Française ; puis *l'Ami Fritz*, et on nous annonce, pour cette semaine, *Tartufe*, avec Coquelin cadet. C'est dire que, avec les grands concerts classiques, sous la direction de M. Jehin, on peut attendre, sans impatience, les représentations d'opéra annoncées.

B. C. A.

LA MODE NOUVELLE



Modèle de LA PARISIENNE
24, rue de la République, Lyon.

CRÉDIT LYONNAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : DEUX CENTS MILLIONS

BILAN au 31 Octobre 1899

ACTIF

Espèces en caisse et dans les Banques	123.703.068 86
Portefeuille	680.893.635 73
Reports	133.542.625 51
Comptes courants	436.120.854 64
Avances sur garanties	138.251.668 85
Actions, Bons, Obligations, Rentes	7.768.517 73
Immeubles	30.000.000 »
Comptes d'ordre et divers	26.889.157 72
	1.577.169.529 04

PASSIF

Dépôts et Bons à vue	458.564 019 54
Comptes courants	612.360.052 42
Acceptations	148.591.648 95
Bons à échéances	33.962.408 39
Comptes d'ordre et divers	63.691.399 74
Réserves	40.000.000 »
Réserve extraordinaire	20.000.000 »
Capital entièrement versé	200.000.000 »
	Fr. 1.577.169.529 04

Certifié conforme aux écritures.

Le Président du Conseil d'Administration,

Henri GERMAIN.

Le Directeur général, A. MAZERAT.

Le Gérant : GOJON.